

Une nouvelle comédie de Ménandre

1e Δύσκολος

En 1898, il y a maintenant soixante ans, J. Nicole publiait, à Genève, le premier papyrus de Ménandre, une page de codex contenant 87 vers du Γεωγός. Par une heureuse dispensation du sort, c'est de nouveau à Genève que paraîtra, bientôt nous l'espérons, une nouvelle et importante contribution à notre connaissance du grand poète comique. Il y a quelques années, la Bibliothèque Bodmer, que les participants au Congrès de papyrologie de 1952 connaissent bien, a pu acquérir sur le marché des antiquités un certain nombre de feuillets indépendants, couverts d'écriture sur les deux faces. Sur l'un d'eux, au bas d'une colonne de texte s'arrêtant au milieu de la page, se lisent les mots Μενάνδρου Δύσκολος écrits en capitales. Il s'agissait donc, pour ce feuillet là du moins, de la fin de la comédie ainsi intitulée dont une douzaine de fragments seulement étaient déjà connus par les collections de Kock et de Koerte. Le déchiffrement révéla que, par bonheur, les autres feuillets faisaient partie de la même pièce, si bien qu'il a été possible sans trop de difficulté de les remettre en ordre en s'aidant surtout des indications du dialogue, lui-même, appuyés par la mention marginale occasionnelle des noms des interlocuteurs et de la subdivision en actes marquée, comme d'habitude, par le mot χορου.

Le texte de la comédie occupe vingt pages soit dix feuillets, l'hypothèse non comprise. Comme il y a environ cinquante vers par page, on arrive à un total de près de mille vers pour la pièce entière, chiffre qui correspond à peu près à celui qui a été calculé pour le « Ἡρώς » (cf. Koerte, préf., p. XI, n. 3). L'écriture est une petite capitale sans prétention à l'élégance, légèrement inclinée à droite et présentant quelques penchants vers la cursive. Chose curieuse la copie est certainement l'oeuvre d'un même scribe, à l'exception d'une seule page dont la main est différente. Cette dernière est une cursive dont on trouve des exemples dans les papyrus documentaires de l'époque des Sévères. Le manuscrit peut ainsi être daté du milieu du III^e siècle de notre ère. Ce n'est ni un exemplaire de luxe ni une édition savante, nous penserions plutôt à un livre de classe. Les pages mesurent 27,5 cms de haut sur 13



de large. Le copiste a utilisé l'espace au maximum en serrant les lignes et en laissant peu de marge. La ponctuation et l'accentuation sont très intermittentes. Les interlocutions sont marquées par deux points et par la paragraphos. De loin en loin le nom du personnage plus ou moins abrégé est inscrit dans la marge ou dans l'interligne. Ces adjonctions quoique d'une écriture plus rapide pourraient bien être dues au scribe original.

Celui-ci a copié son modèle avec assez de négligence ou bien ce dernier était-il déjà défectueux. Le fait est que les fautes abondent. La correction de ces erreurs manifestes ainsi que la restitution du texte original là où le papyrus présente des lacunes compliquent le travail de l'éditeur, aussi l'édition princeps, que nous voudrions donner le plus rapidement possible, laissera-t-elle encore bien des questions à résoudre.

Le travail de déchiffrement et de mise en ordre auquel il a été fait allusion nous mit en possession d'une comédie pratiquement complète de l'auteur des Ἐπιτρέποντες. Pour la première fois il sera possible d'apprécier l'art du poète dans l'invention et la conduite de l'action depuis le commencement jusqu'à la fin. C'est là un apport particulièrement précieux de la nouvelle découverte. De la mieux conservée des pièces du papyrus du Caire, l'Arbitrage, il ne reste guère que les deux tiers, le premier acte a disparu tout entier, ainsi que la dernière scène, tandis que des lacunes importantes subsistent dans la partie intermédiaire, si bien que certains développements nous échappent. Le papyrus Bodmer est par contre en excellent état, seuls quelques feuillets sont détériorés dans leur partie supérieure ou inférieure, mais ces lacunes n'intéressent jamais que quelques vers dont la disparition n'obscurcit par le déroulement de l'action.

Sur un autre point le nouveau papyrus apporte une information de grande valeur. Le texte est précédé d'une hypothèse analogue à celle du manuscrit du Caire. Mais, alors que cette dernière ne contient que le résumé de la pièce en douze vers (comme dans notre papyrus) et la liste des personnages dans leur ordre d'apparition, la nôtre intercale après le résumé une didascalie nous apprenant que la pièce fut représentée aux Lénéennes, sous l'archontat de Démogénès (317/16) et qu'elle fut couronnée. Ainsi nous n'avons pas seulement une comédie complète, mais une comédie datée, et dont le succès est attesté. Ce dernier détail revêt une grande importance. Comme on le sait, le public contemporain, dans son ensemble, n'a pas accueilli Ménandre avec beaucoup de faveur. Sur plus de cent comédies, huit seulement rempor-

tèrent le premier prix. Nous connaissons maintenant l'une d'entre elles. En comparant son style et sa manière à celles des autres pièces connues, l'on va pouvoir mieux s'expliquer une froideur qui ne laisse pas de nous étonner aujourd'hui.

La date ci-dessus nous apprend que le Δύσκολος est une oeuvre de jeunesse. Né en 342, le poète, avait alors vingt cinq ans. On peut penser qu'alors, bien qu'extrêmement précoce, puisqu'il avait commencé à composer ἔφηβος ὢν, c'est à dire avant vingt ans, il n'avait pas encore atteint le point de maturité de son art personnel et, tout en manifestant déjà ses préférences pour l'observation psychologique et morale, il sacrifiait encore, dans une certaine mesure, aux goûts du gros public pour des effets plus extérieurs, dont l'abandon ultérieur lui vaudra, avec le applaudissements des délicats, la froideur persistante de la foule.

Le comique de situation et de mouvement tient en effet une certaine place dans le Δύσκολος fort habilement associé du reste à l'action principale découlant du conflit des caractères qui reste le facteur principal.

Une esquisse de la pièce illustrera ces remarques. Maurice Croiset, écrivant en 1913, remarque que beaucoup de comédies de cette époque répondent au type suivant.: « Un jeune homme s'éprend d'une jeune fille inconnue; divers obstacles s'opposent à la réalisation de ses vœux... on réussit et on échoue, on espère et on désespère... tout se termine par un mariage ». Le Δύσκολος s'inscrit exactement dans ce schéma. Sostrate, jeune athénien riche de bonne famille, chassant dans les environs de Phylé dans le massif du Parnès, a surpris près d'un sanctuaire de Pan et des Nymphes une jeune fille en train de rendre son culte à ces divinités agrestes. Ebloui par sa beauté, il en est devenu éperdument amoureux et a décidé de l'épouser, mais la tempérament farouchement insociable et misanthrope du père oppose à ce projet un obstacle qui paraît insurmontable. Cependant une série d'accidents, culminant dans la chute du vieillard au fond du puits de son jardin, l'aide finalement à parvenir au but. Le thème, on le voit est simple. Le poète a su l'animer par des péripéties qu'il serait trop long de rapporter ici et qui mettent en scène un de ces cuisiniers auxquels Athénée s'est si fort intéressé. On trouve déjà dans cette oeuvre de début de fines caractérisations psychologiques et des réflexions morales, à côté de scènes burlesques où survit encore quelque chose de l'ancienne comédie. Ce n'est par là le trait le moins remarquable de la pièce qu'un sort heureux nous a rendue.